

## Histoire d'un présent ingénieur

*Naissance d'un pont de Maylis de Kerangal, Verticales, 317 p.*

Daniel Laforest

---

Number 238, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65495ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Laforest, D. (2011). Review of [Histoire d'un présent ingénieur / *Naissance d'un pont de Maylis de Kerangal, Verticales, 317 p.*] *Spirale*, (238), 79–81.

## LE DÉSORDRE DU TEMPS

Ce qui rend peut-être ce récit si intéressant, ce sont les considérations sur le temps. Tout a l'air d'échapper à Alice malgré le contrôle factice effectué à l'aide de listes, d'énumérations, de gourmandises et de rencontres vraies ou fictives. Le temps paraît confus, perdu, suspendu. Alors que son « je » est brouillé et que son corps blessé lui devient étranger, la temporalité, la durée, l'ordonnement du temps sont en complet désordre. Le cancer n'est-il pas, lui aussi, un désordre cellulaire? Comme pour le Lapin blanc chez l'Alice de Lewis Carroll, le Temps semble disparu, les repères spatiotemporels, abolis : « nous sommes toujours au même endroit. [...] Il n'y avait plus d'avant, il n'y avait plus d'après, seulement un présent morcelé, haché, informe comme un impudique bégaie-

ment du temps. » C'est dans ce bégaielement qui réapparaît souvent dans le texte que le lecteur peut sentir au plus près l'effet de la maladie, de la dislocation physique et psychique ainsi produite. Alors que la malade pourrait espérer un « après » meilleur qui abolirait le scandaleux de la maladie ou un retour à un « avant » que rien ne semblait perturber, chaque moment lui paraît devenir morne éternité, les siècles se confondant, la fiction de la femme au turban ajoutant au racornissement du temps et de l'espace. Alice paraît en souffrir comme elle souffre de souffrir, de faire souffrir, de devenir tyran pour les autres. Et le lecteur la suit dans cette douleur qu'il éprouve et craint avec elle.

L'évocation de Sénèque pourrait-elle nous réconcilier avec ce danger qui nous guette tous? Lydia Flem convoque les

philosophes, de Sénèque à Wittgenstein. Revenons au premier, celui de *Sur la brièveté de la vie*, pour reprendre le mouvement de l'auteur dans cette impulsion qui la conduit à rencontrer les multiples personnages surgis de l'art ou de la littérature et à débattre avec eux : « Puisque la nature supporte de partager avec nous l'accès à toutes les époques, pourquoi ne pas nous élaner de tout notre cœur, délaissant l'exigu et bref corridor de la vie, dans ces immensités qui sont éternelles, de concert avec les meilleurs esprits? » Bref corridor de la vie. Rien de plus vrai. L'angoisse de mort peut se manifester brutalement à chaque malaise. Mais si « la fiction éclaire comme une torche », comme l'écrit Jauffret, elle tend aussi à apaiser.

Let's pretend... +

ROMAN 

# Histoire d'un présent ingénieur

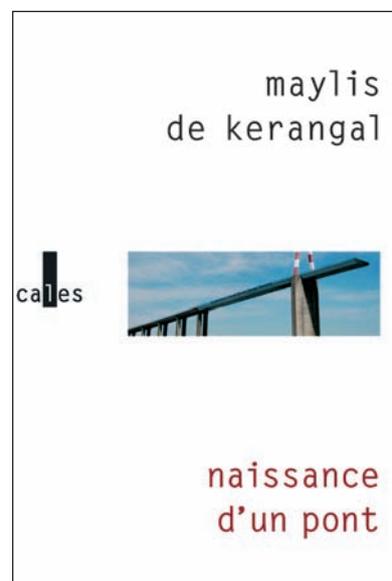
PAR DANIEL LAFOREST

## NAISSANCE D'UN PONT de Maylis de Kerangal

Verticales, 317 p.

À l'annonce du Médicis français octroyé à l'unanimité pour ce quatrième roman triomphal de Maylis de Kerangal — mis en nomination pour le Femina, le Flore, le Goncourt et le grand prix du roman de l'Académie française; lauréat de la première édition du prix franco-allemand Franz Hessel —, le magazine *L'Express* a parlé d'un livre fort original; un livre réussi parce qu'il sait « décrypter l'état du monde ». Pour être plus précis, on dira qu'avec *Naissance d'un pont* Maylis de Kerangal a composé le roman ingénieur d'un présent néolibéral. Et on ne se trompera pas à dire qu'elle a fait là un objet littéraire à

partir des raisons mêmes qui peuvent nous faire craindre aujourd'hui pour le salut de la littérature, voire de la culture. Suivant cette perspective, la candeur de *L'Express*, l'absence de questionnement qu'elle trahit quant à ce qu'est, au juste, l'état d'un monde, devrait peut-être nous inquiéter. Décrypter le monde, c'est produire des schémas d'intelligibilité. Et Dieu sait que la littérature n'a pas l'apanage ni l'exclusivité de cette production. Cela dit, le résultat chez Kerangal est vraiment impressionnant. Il l'est au bout d'à peine une vingtaine de pages quand on réalise que le titre est littéral et qu'il s'agira donc exactement de ça,



un pont en devenir, et que notre plaisir de lecture ne cessera de s'accroître.

## LE ROMAN DU TRAVAIL MONDIALISÉ

*Naissance d'un pont* revitalise un aspect essentiel de l'art littéraire. En effet, le réalisme romanesque dans son acception courante ne s'occupe pas de construire des ponts. Ce qu'il construit est de la vraisemblance. Par conséquent, il dresse l'idée d'un monde dont la condition d'existence est que les choses soient à leur place. Mais aussi, comme on l'a compris depuis longtemps au contact répété des grands prédécesseurs français, des Zola, Balzac, Maupassant, il y a une veine forte, tenace, du réalisme qui ne se contente pas d'un mimétisme simple ni d'une vraisemblance issue seulement d'un travail formel, rhétorique, sur

neufs, globalisés et déconcertants. C'est là où Kerangal nous amène, avec son roman décrypteur de monde : que se passe-t-il lorsque ce monde, on entend le réduire à des explications économiques ? En d'autres mots, qu'en est-il d'un monde lorsqu'il n'existe qu'à la condition du travail ? Et qu'en est-il de sa vraisemblance lorsque la crise frappe et que le travail vient à manquer ?

*Naissance d'un pont* s'ouvre à l'aube de l'effondrement économique de 2008. L'appel de soumissions pour le contrat gigantesque met en branle une transhumance ; ceux qui affluent sont une légion hétéroclite de travailleurs précaires qui « [savourent] déjà leur place en forme de destin, sûrs à présent d'être des acteurs du monde ». À la différence de personnages traditionnellement écartelés entre la confusion des origines

tuées ». La naissance d'un pont voit apparaître une société dont l'implantation est purement horizontale, dans le rapport vite épuisé entre les besoins convulsifs du moment et leurs réponses monnayables. Vers le site, « une multitude s'avance [...] tandis qu'une multitude l'escorte ». Les choses ont changé depuis l'époque de *Germinal*. Les grands courants contraires de l'exploitation capitaliste et de la conscience ouvrière sont concurrencés par des va-et-vient, des déplacements mal mesurables, des flux à teneur variable ; aussi par un paysage devenu autrement élastique, incertain. On est plus proche de quelque chose comme le *Daewoo* de François Bon. Mais quand ce dernier multiplie les voix et les formes d'écriture de la réalité néolibérale dans un même livre, Kerangal s'en tient à une seule. Cela pourrait bien être plus subversif.

*Ce pont qui n'est au départ que songe et calculs, papiers et comités, réunions et décisions crispées, qu'on verra naître lentement avec le roman et qui, comme tout édifice d'ingénierie, deviendra un trait lancé entre la vie quotidienne et l'inouï, le roman nous montre qu'il résulte du croisement de quelques hommes et femmes dont le plus grand défi aura été d'apprendre à vivre ensemble.*

la langue. Les choses et les êtres occupent une place dans le grand tableau social, mais cette place est l'objet d'un conflit permanent. Si bien que le vrai monde de la tradition réaliste en littérature sera celui auquel cette conflictualité donne ses contours ; celui qui fait apparaître comme en transparence les courants de fond d'où sourdent les images partagées de la réalité quotidienne. On hésite désormais à parler de classes, ou même de travail, dans les sphères de la critique littéraire. Et cela est fort étonnant quand on y pense. Il suffit d'ouvrir le journal chaque matin, de ne jeter qu'un coup d'œil furtif à l'état du monde : l'argent, les valeurs, le travail et les affects sont pris aujourd'hui dans des entrelacements

et l'attraction d'un point d'arrivée, et qui sont comme raffermis par cette assurance de posséder au moins une trajectoire, les acteurs du roman de Kerangal n'ont pour eux que la mémoire déjà longue d'un papillonnage existentiel au gré des embauches successives, une série de transactions de soi-même qui ne leur a pas ravi l'espoir des lendemains mais qui les a néanmoins laissés sans trop d'illusions sur ce qui constitue la texture d'un cheminement individuel. Ils sont la main-d'œuvre mondialisée de notre temps, « des gens pour qui ici ou là [c'est] pareil ». Planteurs de clous et éleveurs de poutres, dynamiteurs et arpenteurs, mais également « rôtisseurs de poulets, dentistes, psychologues, coiffeurs, pizzaiolos, prêteurs sur gage, prosti-

En bref, *Naissance d'un pont* est un roman réaliste, mais à la différence près que la vraisemblance qu'il produit n'est pas celle d'un monde donné. Elle est celle de sa production et de sa fabrication. Dès le début on l'apprend et c'est une réalisation, qu'on ne s'y trompe pas, captivante : ce qu'on tient entre les mains sera un roman sur des matériaux, pas sur des hommes. Ou alors sur des hommes coincés entre des matériaux. Et qui plus est, on verra ces matériaux s'accumuler dans le seul lieu romanesque qui puisse insister sur leur valeur brute d'inachèvement : le chantier. « C'est quoi le chantier ? Rapporter l'un à l'autre ces deux paysages, voilà, c'est ça le chantier, c'est ça l'histoire : frittage électrique, réconciliation, fluidification des forces, élaboration du rapport, c'est ça qu'il y a à faire, c'est ça le travail. » L'espace décrit par Kerangal est lui-même un fouillis d'impressions élémentaires : « L'aube polaroïde. Les noirs qui s'éclairent et les blancs qui foncent, la pigmentation progressive de tous les verts — fluo, émeraude, pistache, Véronèse, amande, anis, absinthe, turquoise, Holywood chewing-gum, épinard et malachite, anglais, céladon. » Tout cela, le pont qui n'existe pas encore l'organise dans son orbite creuse, comme il le fera bientôt, quand arriveront les premiers spéculateurs et les ouvriers, des existences et du cours ordinaire des jours. Le vrai réalisme en littérature est une affaire

de forces d'attraction à l'intérieur du récit. Déplacer leur foyer comme le fait ici Kerangal en passant des personnages aux choses sous l'influence desquelles ceux-ci se meuvent sans en avoir conscience, cela revient à faire une autre sorte de roman.

## FATIGUÉ DE L'AMÉRIQUE

Le récit prend place dans une Californie plus ou moins imaginaire. Nous sommes dans la région de San Francisco ; cependant la ville de Coca qui commandite le pont n'existe pas dans la réalité. Kerangal en a fait un petit endroit mégalomane à la croisée de tout ce que le territoire nord-américain possède encore d'indistinct, une ville qui tire sa substance de sa périphérie, le lieu précisément de toute main-d'œuvre non dispendieuse car trop peu sûre de son être : « *bordure de ville, bordure de forêt, bordure de fleuve, trois fois marginale, triplement passionnante [...], le pays des petits jardins, tous potagers désordrés et fertiles, le pays des hamacs bricolés dans des cabanes humides, des télé à écran plasma dernier cri et des frigos remplis de bières, celui des mobil-homes dans lesquels sommeillent des Indiens dépressifs au regard perçant, et des maisons construites à la va-vite qui ne passent pas l'hiver.* » Seul importe le chantier finalement, c'est-à-dire le transitoire et la malléabilité faits lieu. La ville attenante pourrait être sur pilotis qu'elle n'en serait pas davantage fantomatique, et s'estomperait derechef devant le grand brouhaha de l'édification. Dire que Maylis de Kerangal a écrit un (autre) grand livre sur l'énergie libertaire de l'Amérique serait en revanche sombrer dans un lieu commun touristique à peine plus éprouvant que celui qui veut encore trouver élévation ou perte de l'âme dans les grands espaces du Nouveau Monde. De ce cancer qui aura longtemps rongé la littérature française en particulier, Kerangal nous déprend. Son livre n'a d'américain que l'emplacement. Ses personnages, avec leurs motivations infatuées ou minuscules, avec les calculs, mesures et directives qu'ils s'échangent, les trafics d'influences et les capitaux fluctuants dans lesquels ils baignent, sont plutôt issus d'une précarité économique qui ne connaît pas de frontières.

*Naissance d'un pont* est bien un roman d'aujourd'hui. Non pas un roman

contemporain au sens où l'entend l'histoire littéraire. Un roman d'aujourd'hui, du quotidien et de ses labours. Roman de gauche ? Certes, et qui plus est au sens de la conscience de classes. De la conscience ouvrière, même, puisqu'on est sur un chantier et qu'on l'a dit : désormais pour qu'il y ait un monde, même romanesque, il faut qu'il y ait du travail sans discontinuer. Roman d'une conscience collective diffractée toutefois, qui met en scène un « *enchevêtrement de corps et de matières qui luttent ensemble sur un front instable, [...] un mélange de relâchements et de tensions* ». Kerangal télescope la perspective des multitudes dans les destins personnels de ses personnages qui sont comme emportés et quasi égalisés par le gigantisme de l'entreprise les ayant rassemblés.

## DE L'ART D'ÊTRE ENSEMBLE

Les personnages ont beau n'avoir que très peu d'attaches, la disponibilité flottante qui les caractérise n'est nullement incompatible avec l'arrimage d'une personnalité, pas plus qu'avec la charge allégorique qu'elle peut prendre dans le texte. À ce titre, certains noms choisis par Kerangal ne trompent pas. Georges Diderot est contremaitre de cet ouvrage fou et pôle magnétique du récit. « *Ce qui le passionnait c'était la somme des décisions contenue dans une construction, la succession d'événements courts rapportés à la permanence de l'ouvrage, à son inscription dans le temps.* » Summer Diamantis se méfie de ce patron « *pour qui vivre revient à se couler dans le flux du monde, dans son mouvement* ». Ingénieure civile spécialisée en béton, son art est de fabriquer de l'immobilité. Elle ne croit pas trop en elle ni à son corps qu'elle juge ingrat, ayant fait son chemin dans cet univers âpre peuplé d'hommes qui ne lui ont guère prêté attention ni ne l'ont comprise. Sanche Alphonse Cameron est grutier en chef et la regarde à la dérobée, juché là-haut dans sa « *turne exigüe où se vérifie huit heures par jour l'exemplarité de la métrique anglo-saxonne qui étalonne l'espace à l'aune du corps humain, à l'aune du pouce et du pied* ». John Johnson, maire local et initiateur du projet, ne rêve de son côté de villes nouvelles. Il n'aime pas l'Europe, mais pas davantage l'Amérique : « *à Dubai, le ciel est solide et massif : de la terre à*

*bâtir.* » Et Jacob, à l'écart du chantier, est anthropologue. Il a choisi de vivre avec les Autochtones après avoir compris qu'on n'étudie pas les sociétés quand elles sont encore vivantes. Le pont, ce sera aussi son histoire, celle d'une stupéfaction devant cette menace écologique, puis d'une indignation et d'un passage à l'acte peut-être catastrophique. Ces personnages et quelques autres évoluent avec l'édifice à construire. Les pires ne sont pas ceux qu'on pense. Nul n'est pire qu'un autre ; ils sont à l'égal du chantier, engagés dans un pragmatisme féroce qui jamais ne recouvre entièrement leur volatilité. C'est l'une des grandes qualités de Kerangal que de le mettre en évidence : les contextes sociaux les plus aliénants issus du néolibéralisme — et ici nous sommes au cœur de telles ténèbres — exercent certes leurs contraintes sur le devenir, mais le présent demeure pour sa part un champ de possibles inentamés. Le déclarer bloqué, infertile à la représentation collective, impropre à l'extériorisation romanesque, c'est capituler. Pis, c'est jouer le jeu des forces adverses. Ce pont qui n'est au départ que songe et calculs, papiers et comités, réunions et décisions crispées, qu'on verra naître lentement avec le roman et qui, comme tout édifice d'ingénierie, deviendra un trait lancé entre la vie quotidienne et l'inouï, le roman nous montre qu'il résulte du croisement de quelques hommes et femmes dont le plus grand défi aura été d'apprendre à vivre ensemble.

La raison technicienne ne voudrait rien plus chèrement que de stipuler un sens unique au monde. Le roman de Kerangal se garde bien de la contredire. Au lieu de cela il lui fait un enfant dans le dos. Il commence par épouser ses formes et ses langages pour finir par montrer que ceux-ci ne sont que les rouages d'une aventure plus considérable de chair et de sang, de doutes et de désirs, de hasards, d'accidents, de petites victoires et de déroutes. À l'arrivée on trouve un pont avec alentour des êtres qui ne sont plus du tout ce qu'ils étaient quand il n'y en avait pas. Et on a aussi le bel exemple que nous laisse Kerangal d'un langage romanesque en mesure de dire la raison néolibérale avec le monde auquel elle donne lieu sans jamais s'autoriser à parler tout à fait son discours. †